

Suisse et Léman

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 28

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

riens de la combattre de toutes ses forces lorsqu'elle atteint un de ses semblables. J'ai le droit de pardonner lorsqu'on m'insulte, j'ai l'obligation d'intervenir lorsqu'on outrage un faible ou qu'on accuse un innocent.

Or, notre petit pays, la Suisse, est précisément exposée à subir, à un moment donné, la loi du plus fort. Sans envies et sans haines, elle ne demande qu'à vivre en bonne harmonie avec ses puissants voisins. Mais qui donc nous garantit qu'on ne cherchera pas un jour à abuser de sa faiblesse pour la violenter et démembrer son territoire ? Et si jamais ce cas se présentait, nous laisserions le meurtre s'accomplir, nous assisterions, impassibles, à son égorgement, sans une protestation, sans un geste pour écarter le poignard. Cette perspective, vois-tu, me donne des nausées, et je dis qu'une attitude semblable serait plus que de la lâcheté : un véritable crime !

Libre à toi de ne pas intervenir quand on assassine. Libre à toi de dire, au moment où tu verras tes camarades voler à la frontière : « Cette patrie où je suis né, où j'ai grandi, où j'ai aimé, où j'ai souffert, à laquelle me rattachent tant de souvenirs, qui la première alluma dans la nuit de la servitude le flambeau de la liberté, cette patrie, je ne la connais plus. Qu'on la viole, qu'on la meurtrisse, qu'on l'étrangle, cela m'est égal. Je suis citoyen du monde ! Ma patrie à moi est là où je bois, là où je mange, là où je gagne de l'argent. » Libre à toi de tenir ce langage, de mettre à l'abri ta précieuse personne quand les autres exposeront leurs poitrines aux balles ennemies. Pour moi, je sais bien que le jour où l'étranger mettrait le pied sur notre territoire et ferait sonner ses éperons sur le seuil de notre petite demeure, les fusils partiraient tout seuls. Ah ! certes, il y aurait du sang versé, sans doute, mais ce dont je suis certain, c'est que ce ne serait pas à nous qu'il en serait demandé compte !

Il avait achevé. Alors, comme il me regardait, cherchant à pénétrer dans mon âme, je sentis soudain s'écrouler mon beau rêve de tendresses. Quoi ! c'était donc folie que de vouloir être bon. L'Eglise, mon fusil, ma raison s'accordaient pour me démontrer la nécessité de la lutte meurtrière. Ne pas tuer était dans certains cas plus abominable encore que de donner la mort. Quelle sombre fatalité nous poussait ainsi à nous dévorer les uns les autres ? Il fallait donc du sang pour féconder la terre ?

Je ne comprenais plus ; mon cerveau s'égarait. Dans le désarroi de mes idées, je me raccrochai à la seule vérité tangible qui surnageait dans le naufrage : mon fusil. Je le ramassai et doucement, avec précautions, je le suspendis à sa place habituelle, au-dessus de mon lit. Ah ! certes, il ne se tourmentait pas, mon vieux camarade, n'allait pas chercher midi à quatorze heures. Remplir bravement, loyalement, son devoir de fusil, satisfaisait aux besoins de son intelligence et le rendait heureux. Il possédait le secret du bonheur.

Nous avons repris nos habitudes de bonne camaraderie. Quand il me voit triste et soucieux, il me reconforte d'une de ces gaies réparties qu'au bataillon, entre camarades, on se lance pour ranimer les courages. Le soir venu, au moment de souffler la « camoufle », il me dit, comme autrefois :

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit !

Et sous sa protection, je m'endors paisiblement. Ne sais-je pas qu'il ne mettra jamais sa force qu'au service du bon droit ? M.-E. T.

FIN

Suisse et Léman. — Personne, aujourd'hui, ne peut s'excuser d'ignorer son pays. Mais une bonne carte, simple, claire, précise, où l'œil trouve d'em-

blée ce qu'il cherche, n'en est pas moins indispensable à chacun. M. Léon Martinet, éditeur, à Lausanne, a satisfait pleinement à cette nécessité, par sa *carte de la Suisse (Stella)*, gravée et imprimée à la lithographie Dénéréaz-Spengler.

M. Martinet n'a pas été moins bien inspiré en éditant, en un album d'exécution irréprochable et qui a pour titre *Autour du Léman*, toute une série de vues inédites de M. Robert-E. Chapallaz. Ces vues, prises par un artiste, des différents aspects de notre lac et de ses villes et villages riverains, justifient une fois de plus l'admiration des poètes, des écrivains, des artistes, de tous ceux, enfin, qui le connaissent, pour le Léman, dont Voltaire a dit, justement : « Mon lac est le premier ! »

LE SAC AUX SURPRISES

Nous sommes en pleine saison de villégiatures et d'excursions. Vrai, le temps n'y est pas des plus propices, cette année-ci, en cela très semblable à l'an dernier. Mais, qu'importe. Lorsqu'à l'horloge des mois a sonné la septième heure — celle de juillet, celle des vacances — personne ne tient plus en place. On dit adieu à son chez soi, tout hospitalier, tout confortable, tout séduisant soit-il. On boucle sa valise. On s'exile.

Cet exode annuel a bien des raisons. La bonne n'est pas la plus commune — c'est du reste ainsi fort souvent.

Les uns prennent la clef des champs — dans le sens propre du mot — les autres vont à la montagne. Ici, les uns et les autres n'indiquent que les privilégiés qui ont le loisir et les moyens de s'accorder ces légitimes infidélités au travail. Les plus nombreux vivent encore l'été comme l'hiver, c'est-à-dire riva à leur quotidienne tâche.

Les villégiatures, qu'on y transporte ses pénates, par raison d'aise ou d'économie, ou qu'on prenne asile à l'hôtel, fourmillent de petits inconvénients. On en pâtit fort ; mais il est convenu de ne pas s'en plaindre. En revanche, on se basane le teint, on mange comme des loups, on dort comme des loirs — en « profondeur » sinon en durée — on se grise d'air, tous les jours, et de soleil, quand il luit ; on fainéantise pour se donner l'illusion du repos complet. Il se peut que tout cela fasse quelque bien. En tout cas, ça ne peut pas faire de mal. En demandant plus, serait se montrer bien exigeant.

Mais à côté des « villégiaturistes », il y a les excursionnistes. Ce sont les plus nombreux : affaire de goût ; affaire aussi de loisir et d'économie.

Le complément obligé du bon excursionniste, son compagnon inséparable, c'est son sac. Préparer son sac est, pour l'excursionniste, le prélude, presque la moitié du plaisir qu'il se promet. Un tout-y-va, que ce sac, où voisinent, dans une promiscuité des plus démocratiques, sinon des plus appétissantes, les effets de rechange et les victuailles. C'est à la fois le cellier, le garde-manger, l'armoire au linge et la décharge.

Un excursionniste qui se respecte a toujours un sac très bourré ; il y met le nécessaire et le superflu. Mais, pour lui, tout ce qu'il a sur le dos est « l'indispensable ».

Et avec tout ce fournement, il croit vivre la vie primitive. Les voyageurs qui s'en vont explorer les rares contrées encore inconnues de notre planète ne doivent pas être mieux munis. L'excursionniste a, comme eux, la persuasion de s'en aller dans le désert. Les hôtels, même les auberges ou chalets hospitaliers où il pourrait trouver bon souper et bon gîte, ne sont point sur sa carte. Foin de tout cela ! Il ne mange que de sa cuisine. Et l'industrie « comestible », si l'on peut ainsi la nommer, l'encourage dans cette voie. Elle a créé, à son intention, mille combinaisons des plus ingénieuses et soignant de nature à faire pâlir le chef le plus réputé. Il n'est mets le plus raffiné, figurant sur la table des grands du monde, que ne puisse aussi

inscrire dans son menu l'intrépide excursionniste. Il s'en vante, du reste ; et cette faiblesse, si c'en est une, s'excuse par l'opinion commune qu'il faut vivre pour manger.

Une fois donc que l'excursionniste a franchi un certain nombre de kilomètres, en plaine, ou gravi, en montagne, avec plus ou moins d'efforts et de peine, quelques centaines de mètres, quand son estomac réclame ses droits, il lui faut alors choisir un endroit propre au campement. Cet endroit doit être aussi plat que possible ; pas trop exposé au vent, de quelque côté qu'il souffle ; pas trop humide ; pas trop pierreux et à proximité d'une source, d'un torrent ou, à défaut de cela, de quelque amas de neige oublié du soleil. Toutes ces conditions réunies ne se trouvent pas aisément. Il faut chercher ; aller à droite, aller à gauche, monter encore ou redescendre et, le plus souvent, finir par se contenter d'un à-peu-près.

Alors, on ouvre les sacs, on en sort les ustensiles d'aluminium, dans lesquels on va cuire la soupe « en cubes » et les autres mets « en boîtes ».

Car le menu est complet. Pourquoi se priver de toutes les raffineries de la table, quand l'ingéniosité des négociants nous permet, « à la minute », soupe, hors-d'œuvre, deux ou trois plats de résistance, chauds, s'il vous plaît, et avec sauce, dessert à la glace, etc., etc. ?

L'eau n'en vient-elle pas à la bouche !

Maintenant, il serait vraiment pueril de s'arrêter aux menus incidents de l'opération culinaire. La lampe à esprit-de-vin s'est renversée dans le sac, imprégnant tout le contenu de celui-ci. Ou bien l'esprit-de-vin ne veut pas brûler. Il faut aller chercher du bois. S'il a plu les jours précédents, impossible de trouver du bois sec. Il charbonne et le vent vous chasse la fumée dans les yeux. Et les mets ne se cuisent point. Force est d'attendre et de calmer avec du pain ces les impatiences de l'estomac.

Enfin, ces messieurs sont servis !

La soupe sent la fumée et les beefsteaks sont saignants à dépeiter un Anglais.

Qu'importe ! on mange « chaud ».

Mais pour manger du potage et du beefsteaks, il faut des cuillers, des couteaux, des fourchettes, des assiettes. Or, le repas terminé, il s'agit, avant de les serrer dans le sac, de laver tous ces ustensiles maculés de graisse. Besogne peu alléchante, certes.

Ah ! mais n'allez pas vous plaindre ! Le bon excursionniste vous répliquera que vous avez tort, que c'est le progrès, que tout cela distrairait, que « ça change », que c'est très « rigolo ». Oh ! pour rigolo, en effet, c'est rigolo ; mais à distance, quand on est rentré à la maison et qu'on se remémore tout cela en se promettant bien de ne pas récidiver.

Ou bien on vous accusera d'être un pénible, un difficile, un aristo, etc., etc., parce qu'à toute cette cuisine de plein vent, compliquée et souvent peu appétissante, vous eussiez préféré une simple omelette avec une salade, préparées à la minute, cette fois, par la tenancière du café le plus voisin et qui vous eût coûté, vin compris, 1 fr. 50 à 2 fr., au plus.

Bénéfice net : moins de charge à porter, moins d'embarras et de peine, pas de lavage de vaisselle, service prompt et soigné.

Le bon excursionniste vous répliquera encore que son système lui a épargné la dépense de 1 fr. 50 à 2 fr., ci-dessus ; car il a coutume d'oublier qu'il dut payer tout le contenu de son sac.

Cédez, croyez-m'en ; vous n'auriez quand même pas le dernier mot.

Jadis, nos pères, lorsqu'ils partaient en course, emportaient un peu de pain, quelques tranches de jambon ou de bœuf rôti, 5 ou 6 œufs durs, qu'ils mangeaient quand l'estomac leur en disait, n'importe où et sans autre condiment qu'un solide appétit, aiguë par la marche et le grand